

Trahir les métaphores pour (ne pas) les traduire :

Entre théorie et bon sens

JOÃO DOMINGUES

(*Université de Coimbra – Portugal*)

Résumé : Aspect fondamental du langage, la métaphore est par excellence un modèle d'expression culturelle et, comme tout texte imprégné de culture, sa traduction n'est pas simple. Or, si le respect de l'Autre nous conduit naturellement à obéir au principe traductologique de la dissimilation, la pratique de la traduction nous a montré qu'il nous est parfois impossible de le suivre et qu'une autre solution traductive doit être alors envisagée. Il nous faut alors bien souvent, plutôt que d'en faire la traduction, 'trahir' (*tradere*) ces métaphores, c'est-à-dire les 'livrer'. Les trahir aussi au sens de révéler leur secret, laissant, en quelque sorte, apparaître ce que l'on voulait cacher ; car les métaphores n'affirment pas, elles laissent deviner. Sans trop les déformer pourtant, sans changer leur pensée originelle. Alors, sachant que ce sont des expressions qui vivent de leurs contextes, comment les rendre dans une langue autre ?

Mots-clés : autre, métaphore, traduire, trahir/*tradere*.

Abstract : A fundamental part of language, metaphors have always been a vehicle for cultural expression and, as with any other text, translating them is not easy. As such, if the respect for the Other naturally means obeying the translation principle of dissimilation, practice has shown us that sometimes we cannot follow it and other solutions must be found. Often, more than being translated, metaphors need to be 'un-veiled'. To unveil them also means revealing their secrets, showing what they wished to hide; since metaphors don't state but rather lift the veil. Without changing them too much, without changing their original thought. Furthermore, knowing metaphors depend on context, how do we provide context in another language?

Keywords: other, metaphor, translate, unveil.

Introduction

On pourrait se demander pourquoi les Français disent, en politique par exemple, en avoir « par-dessus la tête », alors que les Allemands en ont « plein le nez »¹, et que les Portugais en ont « par-dessus la pointe des cheveux ». Apparemment, aucune raison pour qu'il en soit ainsi. Il me semble même que, parfois, les Français en ont tellement « ras le bol », qu'ils pourraient dire, à l'instar des Portugais, qu'ils en ont « par-dessus la pointe des cheveux ». Et on pourrait

¹ En allemand : « die Nase voll haben »; en portugais : « pela ponta dos cabelos ».

même hasarder que, si Ruben Alves avait fait dire à un de ses personnages de la *Cage dorée* (2013) « j'en ai par-dessus la pointe des cheveux », il aurait été compris de tous les Français sans la moindre difficulté, l'expression étant juste un peu étrange, mais parfaitement compréhensible.

Quand quelqu'un se soustrait à une obligation, on dit en France qu'il se « cache la tête sous l'aile » ; les Portugais disent qu'il « se cache la tête dans le sable »² ; mais les Portugais comprennent l'expression française, et les Français déchiffrent certainement l'expression portugaise, tant et si bien que Français et Portugais parlent de « politique de l'autruche », c'est-à-dire que, quand on ignore volontairement le danger, on fait, comme l'autruche, on se « cache la tête dans le sable ».

Or, faut-il traduire ces métaphores ? Ou faut-il les remplacer par leur équivalent dans la langue d'arrivée ? Ou encore doit-on respecter l'original et le rendre tel quel ?

Important moyen de compréhension et de structuration de notre expérience³, la métaphore assume, dans une langue, une fonction fondamentale dans la structuration des domaines abstraits à travers des projections de domaines plus concrets. Ces domaines font partie d'expériences naturelles portant sur des objets concrets dont certains traits distinctifs et clairs nous permettent de définir d'autres concepts moins concrets et moins clairs. Il y a métaphore⁴ lorsqu'on évoque « quelque chose » en termes « d'autre chose » : ainsi, en discutant sur « la racine du mal », on parle du mal en termes de plante ; en faisant allusion à des « idées remâchées », on parle d'idées en termes de nourriture, ou en termes de plante en disant que « cette idée a germé dans mon esprit », ou bien en termes de personne en disant, par exemple : « il est le père de cette idée ».

La métaphore se trouve, donc, toujours ancrée dans un contexte précis et par conséquent il est très difficile de la dissocier de la langue-culture où elle a germé – et qui lui donne tout son sens –, et de la rendre dans une autre langue-culture. Toutefois, en tant que modèle d'expression culturelle, la métaphore est, dans chaque langue, en permanente construction. C'est pourquoi, la difficulté de traduction ne réside pas dans la traduction proprement dite, ni dans la reconstruction d'une certaine image dans une langue autre, elle surgit quand le contexte ne coïncide pas dans les deux langues ou que la réalité sur laquelle se fonde l'image n'existe pas tout simplement dans la langue d'arrivée.

² En portugais : « esconder a cabeça na areia ».

³ Cf. LAKOFF G., JOHNSON M., [1980], *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions Minuit, 1985.

⁴ « La métaphore est l'application à une chose d'un nom qui lui est étranger par un glissement du genre à l'espèce, de l'espèce au genre, de l'espèce à l'espèce, ou bien selon un rapport d'analogie » (ARISTOTE [1990]. *Poétique*. Paris, Le livre de poche classique, 139).

En fait, et puisque la métaphore se trouve liée et dépendante de son espace propre, il faudra, dans la traduction, soit le reconstituer, soit tenter de neutraliser cet écart, qu'il soit physique, socio-historique ou culturel, afin de rendre compréhensibles, grâce à ces stratégies traductives, ces particularités étranges de l'Autre, voire les rendre agréables et séduisantes à cet autre public⁵. Voilà tout l'enjeu, toute la complexité de la tâche du traducteur face à l'altérité qu'incarnent les métaphores, s'il tient à les respecter et à les rendre dans une autre langue, au lieu de les expliquer ou de les remplacer par d'autres⁶ qui leur correspondraient plus ou moins dans la langue d'arrivée.

I.

On a souvent comparé le travail du traducteur à celui du peintre et du musicien, et on comprend pourquoi : traduire ne se résume pas à rendre le sens (et quel sens ?), mais aussi la couleur, la tonalité, les jeux d'ombre et de lumière – comme le peintre, mais aussi, tel un musicien, lui rendre le ton, la mélodie ou les silences, la cadence ou le rythme que l'on perçoit dans le texte-source et qu'il faut, dans la mesure du possible, rendre présent dans le texte-cible.

Traduire une métaphore ressemblerait aussi à ce que doit faire l'historien, à savoir approcher une altérité à partir d'une source et tenter de la reformuler pour la rendre accessible à un public pour lequel il écrit, sans pour autant la dénaturer, ni lui enlever ses « enracinements » et ses liens propres. Appréhension de tout ce qui est culturellement « enraciné », réorganisation des données, puis réécriture, s'inscrivent nous semble-t-il au cœur de la tâche du traducteur. En 1975, pour décrire l'élan de la traduction, Steiner évoquait déjà un « déplacement herméneutique »⁷, en quatre étapes : la confiance initiatrice du traducteur, suivie de l'irruption du traducteur qui s'approprie la signification du texte, et d'assimilation en déséquilibre, finissant par une espèce de compensation en quête d'équilibre et valorisant le texte de départ⁸. Pour lui, une bonne traduction serait « celle où la dialectique de l'impénétrabilité, [...],

⁵ Cf. CORDONNIER Jean-Louis, *Traduction et Culture*, Paris, Crédif, éd. Hatier, 1995, p.12.

⁶ Newmark a défini sept stratégies différentes pour la traduction des métaphores, à savoir la reproduction de la même image, le remplacement par une image standard de la langue d'arrivée, le remplacement par une comparaison qui retient l'image, le remplacement par une comparaison couplée avec une explication, la conversion de la métaphore en une explication de son sens, l'omission et la reproduction de la métaphore originale combinée avec une explication (NEWMARK Peter, *Approaches to Translation*. Hemel Hempstead, Prentice Hall International (UK), 1988).

⁷ « Motion herméneutique ». Pour George Steiner, toute communication humaine est une traduction. L'approche herméneutique est basée sur ses travaux. Dans son œuvre *After Babel*, il explique que la traduction n'est pas une science mais bien un « art exact » et que le traducteur doit saisir le « vouloir dire » de l'auteur du texte original, se faisant lui-même écrivain.

⁸ Cf. STEINER George, *After Babel: Aspects of Language and Translation*, London, Oxford and New York, Oxford University Press, <1975> 1998, p. 312-319.

d'étrangeté insoumise [...] demeure irrésolue, mais expressive. De la tension créée par la résistance et l'affinité [...] se déploie l'étrangeté de la traduction notable »⁹. Notons que, au moins depuis 1969, Benjamin abondait dans le même sens, lorsqu'il insistait sur l'importance de l'importation de l'étranger dans la culture d'arrivée et affirmait que « la vraie traduction est transparente ; elle ne cache pas l'original, ne lui dérobe pas sa lumière »¹⁰.

Dans ma pratique de traducteur occasionnel de certains extraits pour des séances de Culture française en portugais, à propos de la religion au XVIII^e siècle en France, j'ai traduit un passage de *Candide* de Voltaire que j'ai rendu sans rien changer à l'image typiquement voltairienne, même si l'ironie y est un enchevêtrement de litote, d'hyperbole et de périphrase euphémistique. Le narrateur renseigne que, arrivés à Lisbonne, Pangloss et Candide « furent menés [...] dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'est jamais incommodé du soleil »¹¹. Et nul besoin d'explicitier le sens dans la version portugaise, car le contexte montre bien qu'il s'agit des cachots gelés et sombres où les personnages sont emprisonnés par l'Inquisition.

De même, à propos de l'arbitraire royal et des injustices qu'entraînaient les lettres de cachet à l'époque invoquée, au lieu de raccourcir le passage en donnant juste le sens, j'ai pu garder telle quelle l'expression du même auteur quand il raconte l'emprisonnement de l'Ingénu, en disant : « on le mena dans le château que fit construire le roi Charles V., fils de Jean II [...] auprès de la rue Saint-Antoine, à la porte des Tournelles »¹². Là encore, les étudiants ont facilement compris que Voltaire parlait de la prison où les victimes de l'arbitraire royal et des lettres de cachet étaient écrouées à Paris. Un peu comme l'historien, ayant à peine rendu plus précis le contexte, j'ai pu conserver les images telles quelles. « Sans cacher l'original, sans lui dérober sa lumière »¹³, car je n'ai ni remplacé l'image originale, ni « déformé » la langue d'arrivée. J'ai juste un peu « trahi » le caractère inattendu de l'image originale, en étalant préalablement, dans ma traduction et en guise d'explicitation, quelques détails du contexte historique.

⁹ *Ibid.*, p. 413.

¹⁰ BENJAMIN Walter, « The task of the translator », traduit par H. Zohn (1969), in VENUTI Laurence (ed.), *The Translation Studies Reader*, London and New York, Routledge, 2004, p. 81.

¹¹ VOLTAIRE (<1758> 1991), *Candide*, chap. VI, Classiques Larousse, p.58).

¹² VOLTAIRE (<1767> 1993), *L'Ingénu*, chap. IX, éd. Bordas, p.51.

¹³ De même, jamais je n'ai eu besoin de chercher un équivalent ni d'expliquer la célèbre expression du Missionnaire botté « Sois mon frère ou je te tue ». En fait, illustrée par l'image et insérée dans son contexte, elle rend presque explicite toute sa charge historique et ironique. Hors contexte, pour un étranger comme pour un Français, elle reste incompréhensible ; cependant, dans le contexte de la persécution des protestants et les conversions forcées, l'image émerge dans toute sa splendeur.

II.

Si l'on pense à l'origine du mot, construire une métaphore signifie que, « à travers quelque chose, on transporte quelque chose d'autre » (du grec *méta-phérein*), et que tout fonctionne « comme si... ». La métaphore est une comparaison. Aussi, pour la comprendre, nous faut-il non seulement connaître les éléments comparés, mais aussi les rapports qui s'y établissent entre eux. Et, à nouveau, ce sont les différences culturelles qui posent problème à la traduction ; car souvent un ou plusieurs éléments peuvent être inconnus ou tout simplement ne pas exister dans la langue-culture d'arrivée ; ou alors s'ils existent, ils n'ont pas la même fonction, le même sens ou la même « dimension » dans les deux langues. Ils peuvent même être antinomiques¹⁴. Ils relèvent souvent d'un passé ou d'une histoire propres, demeurant attachés à un vécu qui n'existe pas ou qui est vécu différemment dans la langue d'arrivée. Enfin, il peut y avoir souvent de l'implicite, du non-dit, qu'il s'agit de rendre dans la traduction, quel que soit le procédé, quelle que soit la solution traductive, autrement la comparaison dont se nourrit la métaphore demeure incompréhensible.

Prenons l'exemple d'une métaphore qui allie l'écrit et le pictural, une métaphore qui fit le buzz sur la toile après la finale de la dernière coupe d'Europe de football entre le Portugal et la France :



Lésion de Ronaldo / Lésion des Français

Deux images et deux expressions laconiques : « Lésion de Ronaldo / Lésion des Français ». Or, les Portugais s'esclaffaient en voyant l'image, alors que pour les Français le message restait incompréhensible. En fait, dire que Ronaldo a mal au genou, cela ne fait aucun doute, puisque sa blessure explique sa sortie ; mais dire que les Français ont eu « mal aux coudes » n'a pas de

¹⁴ L'expression française « jeter un pavé dans la mare » veut dire « faire du bruit », alors que sa correspondante en portugais « como uma pedra atirada ao charco » dit tout le contraire, c'est-à-dire « ne produire aucun effet », correspondant plutôt aux expressions françaises « faire l'effet d'un pétard mouillé » ou encore « un coup d'épée dans l'eau ».

sens. En fait, tout se joue dans le rapport à établir entre les deux images, association que les Portugais saisissent aussitôt : Ronaldo a eu mal au genou, c'est vrai, mais les Français, eux, ils étaient fous de jalousie // jaloux comme un tigre et dépités par la défaite : en portugais on dit « avoir mal aux coudes ». Ainsi, dans un essai de traduction, on pourrait simplement remplacer la métaphore en question par quelque chose comme : « Ronaldo a mal au genou / et les Français sont jaloux », ou « Ronaldo maltraité / Français dépités », voire « Ronaldo manque d'énergie / les Français meurent de jalousie ». On ne serait pas loin du sens, mais on perdrait tout lien avec l'image picturale, car, dans ces ébauches de traduction, rien ne renvoie à l'image du coude enflammé des Français.

Néanmoins, si au lieu de remplacer le texte original, on essaie de rendre l'image plus explicite, procédant à la « reconstruction »/explicitation du contexte, je ne doute pas que les Français auraient compris la métaphore que je laisserais telle quelle, de la manière suivante :



Lésion de Ronaldo / Lésion des Français

Et nul besoin d'expliquer que, si Ronaldo a eu mal au genou, les Français ont eu vraiment mal « aux coudes », tant ils ont souffert attendant – les coudes cloués au comptoir ou à la table d'un café –, le but gaulois qui n'est jamais venu. Cette option traductive rend en effet explicite l'origine même de l'expression portugaise : le mal de jalousie/de dépit réverbérerait cette douleur acérée de la tendinite du coude ou de la compression du nerf cubital, lorsqu'on attend, les coudes cloués à un comptoir, quelque chose qui n'arrive pas.

En fait, tout se joue, selon les cas, et dans les possibilités dictées par les circonstances contextuelles, et dans la décision du traducteur, entre être « sourcier » – c'est-à-dire respectant et adoptant la métaphore telle qu'elle existe dans le texte de départ – ou être « cibliste », exécutant par conséquent une traduction ethnocentrique préservant la langue-culture d'arrivée.

Dans le cas des métaphores, des proverbes ou autres formes idiomatiques, une telle position conduirait à un appauvrissement général car une bonne partie des données culturelles, implicites ou explicites, se perdrait dans la traduction¹⁵. C'est ce que Meschonnic appelle des « annexions » relevant d'un projet « logocentrique colonialiste »¹⁶. Bien différente est la position de décentrement en traduction, de mise en rapport des deux langues-cultures et d'accueil du différent, des images étrangères, considérant leur étrangeté même comme un enrichissement de la langue-culture d'arrivée.

Rien de nouveau, d'ailleurs, en théorie/pratique de la traduction quand on constate que, déjà à la fin du XVII^e, on affirmait que « [s]ans doute le traducteur doit s'attacher à rendre exactement le sens de l'original »¹⁷, et que, pour ce faire,

[s]ans doute il doit conserver aux pensées leur forme simple ou figurée, et leur caractère de force, de grâce ou de finesse.¹⁸

Sans doute il doit innover avec goût dans la traduction des figures (cf. Desfontaines), et tâcher de transporter dans sa langue quelque chose de ces locutions et de ces formes étrangères, qui ne peuvent que contribuer à l'enrichir.¹⁹

Par conséquent, la traduction des métaphores demanderait une espèce d'« hospitalité langagière où le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure, la parole de l'étranger »²⁰. Une acceptation de l'Autre à l'image du principe de dissimilation de Schleiermacher, et aux antipodes de l'assimilation colonialiste ou de l'anthropophagie d'Haroldo de Campos. Car, par la traduction, on peut en effet défendre ou tuer une culture, le traducteur n'étant jamais neutre²¹.

¹⁵ Cf. LADMIRAL R., « Le prisme interculturel de la traduction », in *Traduire la culture, Palimpsestes*, n° 11, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1998, pp. 15-30.

¹⁶ MESCHONNIC H., « Poétique de la traduction », in *Pour la poésie II*, Paris, éd. Gallimard, coll. Le Chemin, 1973, p. 309.

¹⁷ GUYOT DESFONTAINES Pierre-François (1685-1745), Règle 1. Desfontaines fut un journaliste, critique, traducteur et vulgarisateur historique.

¹⁸ BATTEUX Charles, « Quelques règles particulières de traduction pour les différents genres » (*sic*), in *Principes de la littérature* (1746-1763), Genève, Slatkine Reprints (Réimpression de l'édition de Paris 1775), 1967, pp. 517-520, règles 6,7 et 8.

¹⁹ LA MALLE Dureau de, « Discours de réception à l'Institut », *apud* VAULTIER Frédéric Marie-Claude-Frédéric-Étienne, *De la traduction* (résumé de la thèse de M. M. C.-F. Vaultier), 1812, pp. 7-8 (BNF, site TOLBIAC, cote : 4-X PIECE 117).

Jean-Baptiste Dureau de la Malle (1742-1807) fut un littérateur français et traducteur de Tacite, Salluste et Tite-Live.

²⁰ RICŒUR Paul, « Défi et bonheur de la traduction », in *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 19-20.

²¹ C'est ce qu'affirme, entre autres, SNELL-HORNBY Mary dans son article « The cultural turn », in BASSNETT Susan et LEFEVERE André, *Translation, History & Culture*, London, 1990.

III.

Prenons maintenant l'expression anglaise « *it's raining cats and dogs* ». On pourrait naturellement traduire « *You might say it is raining cats and dogs* » par « aujourd'hui la pluie tombe » ; ou encore « *it was now raining cats and dogs outside* » par « au dehors, la pluie tombe à flots » ; ou alors « *the sun is shining outside but inside it's raining cats and dogs* », par exemple, par « le soleil pointe à l'extérieur mais à l'intérieur il pleut des hallebardes ». Et, en français, on peut dire aussi : « il pleut à verse », « il pleut à seaux » ; mais aucune version ne rend la métaphore anglaise, et, contrairement aux apparences, ces traductions pourraient laisser entendre qu'il s'agit d'un texte français à l'origine.

Puisque l'expression « il pleut des chiens et des chats » n'existe pas en français, pour l'utiliser, il faudrait d'abord la situer, avant de penser aux moyens de la *trahere* en français. Car, comme toute métaphore, elle dit une chose tout en exprimant une autre. En la traduisant par « il pleut énormément », on rend la signification mais on perd la métaphore ; en revanche, si l'on traduit « il pleut à seaux », ou « il pleut des hallebardes », on en explicite le sens grâce à une autre métaphore, disant « presque la même chose », sans pour autant être la métaphore originale. Bref, si le traducteur décidait de garder l'image – en la décantant un peu par « il pleut comme s'il tombait des chiens et des chats » – il serait aisément compris en français, et celle-ci serait sûrement accueillie en tant que « autre » et ce malgré sa différence. Et quant à la compréhension de l'origine et des rapports entre les éléments qui composent l'image en question, il est fort probable que l'Anglais commun l'ignore tout autant que tout futur lecteur français. En effet, qui, parmi les lecteurs anglais, sait que l'expression n'a rien à voir avec la légendaire inimitié entre chiens et chats, ni avec un possible sens littéral d'une réelle chute extraordinaire de chiens ou de chats emportés par une tempête, mais que la source la plus probable nous vient des petites rues sales de l'Angleterre du XVIII^e siècle où les pluies abondantes entraînaient dans leurs eaux les pauvres animaux mourants ou leurs cadavres. Or, dans « ce corps vivant » et en formation permanente qu'est une langue, il n'est pas interdit d'accepter l'étrange de l'étranger, et de l'accueillir dans sa différence sans avoir à l'assimiler par une sorte de cannibalisme – espèce *d'allophagie* qui dévore systématiquement l'autre. Sa présence préservée nous permet au contraire cet autre regard sur le monde et nous enrichit : on comprend la violence de la pluie et on gagne une image de plus.

Quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, quelle que soit notre traduction pour « *it's raining cats and dogs* », jamais on ne parviendra à dire en français tout l'implicite de cette pluie immense, incontrôlable, capable même d'inonder au point de noyer et d'emporter dans un

torrent de flots ces pauvres animaux comme s'ils étaient tombés du ciel ! Comment faire, donc, pour que le lecteur de la traduction ressente la même chose que le public de la métaphore originale ? Traduire, mais sans tomber dans le piège de « l'acclimatation à la langue cible » ; sans « raboter » le texte, en lui laissant consciemment ses « excroissances étrangères », bizarres ; enfin en essayant de « susciter l'admiration envers l'Autre »²², tout en s'enrichissant soi-même. Éliminer purement et simplement « l'étrangeté de l'œuvre étrangère » sous couvert de la rendre transmissible est une mauvaise traduction, nous rappelait déjà Berman²³ ; au contraire, « la bonne traduction doit être un palimpseste »²⁴ (*ibid.* : 132). Enfin, quel que soit le domaine de leur provenance, l'explicitation partielle de la métaphore, voire son explication, donne à voir l'idée (ou le vécu) beaucoup mieux que n'importe quelle commutation qui existerait déjà dans la langue de traduction. Car remplacer n'est pas traduire²⁵ ; et mieux vaut, humblement, accueillir l'autre pour combler nos carences.

IV.

Au sommet de l'exigence traductive se situe naturellement le langage sacré, et là encore les métaphores sont abondantes. Or, peut-on traduire les métaphores bibliques, les remplacer ou juste les « *trans-phérer* » ? Dans le domaine du texte religieux, le devoir de proximité avec l'original est peut-être un des plus exigeants ; ces textes doivent garder tout leur sens, dans toutes leurs dimensions. Prenons en exemple l'une des images les plus connues du christianisme où le Christ est nommé « l'Agneau de Dieu ».

« Agneau de Dieu » d'abord parce que, tel un agneau sacrificiel, le Christ fut offert et immolé sur la croix. Or, quand les missionnaires en Afrique ont rencontré des peuples qui ne connaissaient pas l'agneau mais qui avaient leur animal sacrificiel – la chèvre, par exemple – pouvaient-ils, pour rendre immédiatement compréhensible le message chrétien, remplacer un des éléments de la métaphore et appeler le Christ « la Chèvre de Dieu » ? Pourquoi pas, enfin, puisque ce n'est qu'une adaptation à l'environnement zoologique et culturel du nouveau public. Mais la question est beaucoup plus complexe. Car, le texte sacré a une histoire, il est chargé

²² WUILMART Françoise, « La traduction littéraire : source d'enrichissement de la langue d'accueil », in WECKSTEEN Corinne et KALADI Michel (éditeurs, *La traductologie dans tous ses états*, Arras, Artois Presses Université, 2007, p.130.

²³ BERMAN Antoine, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984, p.17.

²⁴ *Ibid.*, p.132.

²⁵ « En cas de non-coïncidence des champs cognitifs de départ et d'arrivée, la seule possibilité qui reste au traducteur pour en quelque sorte conserver la culture de départ dans le système d'accueil est de recréer par ses propres moyens ou tout au moins de permettre le décodage du système culturel de départ, que ce soit en explicitant, en glosant, en tout cas en débordant inexorablement du texte » (Jean-Pierre RICHARD, « Traduire l'ignorance culturelle », in *Traduire la culture, Palimpsestes*, n°11, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1998, p.156).

d'un vécu millénaire, il provient d'un temps, d'un espace et d'une culture où il s'est développé au long de plusieurs siècles. Et, comme l'a si bien observé Nida, « les mots ne peuvent pas être compris correctement, séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles »²⁶. Aussi, dans les traductions bibliques et liturgiques, a-t-on toujours préféré garder l'image de « l'Agneau », expliquant sa signification dans la tradition biblique, ou sa traduction dans les différentes langues, quand cet équivalent existait. Non pas parce que l'agneau est plus digne que la chèvre, mais pour ne pas perdre les références qui existent dans plusieurs textes bibliques, notamment dans l'Ancien Testament.

Dans le livre de la Genèse, surgit l'agneau (ou le mouton, ou le bélier) du sacrifice d'Abraham au pays de Moryya :

« Voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? », demande Isaac à Abraham, son père; alors « Abraham leva les yeux et vit un bélier, qui s'était pris par les cornes dans un buisson, et Abraham alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils »²⁷.

Dans ce passage, l'apparition heureuse de l'animal sacrificiel sauve la vie d'Isaac. Ainsi l'heureuse venue du Christ sur terre, acceptant d'être sacrifié, sauve tous les autres enfants du peuple de Dieu.

De même, comme l'agneau sacrifié en Égypte, dont le sang aspergé sur les portes des Hébreux a sauvé la vie de leurs premiers-nés²⁸, ainsi Jésus, le fils premier-né, accepte d'être « l'Agneau » immolé pour sauver la vie du nouveau peuple d'Israël qui a besoin d'être sauvé de toutes les « servitudes de l'Égypte » tout au long de l'histoire...

Dans le Nouveau Testament, l'expression « Agneau de Dieu »²⁹ est d'abord utilisée par Jean Baptiste pour présenter Le Christ à ses premiers disciples. Et la même expression est utilisée dans les Actes des Apôtres lorsque le Christ lisant la Thora, dit : « Comme une brebis il a été conduit à la boucherie ; comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche »³⁰. Le Christ lisait ce passage comme pour annoncer que Lui-même accepterait le sacrifice volontaire de la croix et avec mansuétude, telle une brebis, ou un agneau, acceptant le

²⁶ NIDA Eugène, *apud* MOUNIN Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, éd. Gallimard, 1963, p. 237.

²⁷ *La Genèse*, 22, 7 et 13.

²⁸ L'Exode, 7-11 : *Les plaies d'Égypte* ; suit l'annonce de la mort des premiers-nés (11) et précède « La Pâque » pour le peuple de Dieu au pays d'Égypte.

« La tête de petit bétail sera un mâle [...]. Vous la choisirez parmi les moutons ou les chèvres [...] ». On prendra de son sang et on en mettra sur les deux montants et le linteau des maisons [...]. Le sang sera pour vous un signe [...]. En voyant ce signe, Je passerai outre et vous échapperez au fléau destructeur »¹³ (*Exode*, 12, 5-13).

²⁹ L'Évangile selon Saint-Jean, 1,29 (lat.< *agnus Dei*; gr.< 'o 'amnós tou théou).

³⁰ *Actes des Apôtres*, 8,32. Le passage est sûrement une citation d'Isaïe 53,7sq. (lat.< *tamquam ovis ad occisionem ductus est t: et sicut agnus coram tondente se sine vocé, sic non aperuit os suum*”; gr.< *ôs próbaton 'epi sphagên échthê, kai ôs 'amnós enantion tou keirontos auton áfonos, outôs ouk anóigui tó stóma autoú*).

sacrifice sans mot dire. Dans le livre de *l'Apocalypse*, Jean utilise encore la même expression pour dire que l'Agneau sacrifié, c'est-à-dire le Christ, vit maintenant en Dieu triomphant sur toutes les créatures³¹. Dans *Le Nouveau Testament* on utilise l'expression « Agneau de Dieu » surtout pour parler de la mansuétude du Christ face à l'injustice de ses souffrances. Et *l'Apocalypse* vient ajouter que c'est parce que l'Agneau a accepté avec mansuétude d'être sacrifié qu'il triomphe maintenant en Dieu. Avec le temps, la tradition liturgique a sans relâche souligné la dimension sacrificielle bien présente dans la formule : « Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde... »

Raisons plus que suffisantes, nous semble-t-il, pour accepter qu'on ne remplace pas cette métaphore, mais qu'on la donne telle quelle, l'expliquant tout au plus quand le contexte ne suffit pas à la rendre claire³².

Quoi qu'il en soit, dans ce genre de textes, plus on s'éloigne du « pied de la lettre » plus on risque de perdre ce jeu de correspondances, d'échos entre les textes au long de siècles, c'est-à-dire, tout au long du vécu d'un peuple dont ces textes sont le miroir étrangement profond et riche. Et, dans ces cas, mieux vaut la simple importation « dissimilatoire » et respectueuse de l'autre, pourvu que la différence ne soit pas regardée comme un signe d'exclusion ou de non appartenance, mais au contraire comme présence d'un Autre qui n'est pas nous, mais qui peut être nôtre, ou du moins des nôtres, qui vient nous honorer et nous enrichir de sa présence.

Conclusions

L'idée que la traduction ne devrait pas laisser transparaître le moindre indice de la langue source, l'invisibilité du traducteur et la lisibilité parfaite de la traduction au détriment de sa transparence n'est plus acceptable comme principe. Au contraire, dire l'Autre en laissant

³¹ « Alors je vis », dit-il, « debout entre le trône [...], un Agneau, comme égorgé, [...] ». (...ils) se prosternèrent devant l'Agneau⁸ » (*Apocalypse*, 5, 6 et 8).

L'aspect de la mansuétude de l'agneau a été tiré de textes du « Serf souffrant » (soit de Jérémie soit d'Isaïe) qui présentent cette figure comme une bonne personne qui, malgré le caractère injuste de sa souffrance, l'accepte pourtant avec mansuétude, sachant que, quelque part, cette souffrance bénéficierait mystérieusement le peuple de Dieu : « Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir, comme devant les tondeurs une brebis muette, il n'ouvrait pas la bouche » (Isaïe, 53,7). « Et moi, comme un agneau confiant qu'on mène à l'abattoir » (Jérémie. 11, 19) ; le prophète parle de lui-même.

³² Mais la question ne s'arrête pas là car deux difficultés majeures restent encore à résoudre : d'abord, comment faire si la métaphore à traduire contient des éléments qui n'existent simplement pas dans la langue-culture d'arrivée ? Et ensuite, s'il y a eu médiation, c'est-à-dire, si notre langue de départ n'est pas la langue originale, comment savoir si cette langue a gardé la métaphore originale et, le cas échéant, si la métaphore en question avait le même sens ! Pour l'« Agneau de Dieu » on a considéré que la métaphore existe aussi bien dans le texte original que dans les deux langues de médiation (à savoir le grec *Ἀμνός τοῦ Θεοῦ* et le latin *Agnus Dei*). Mais on a bien noté qu'Abraham avait immolé « un mouton » ou « un bélier » et non un agneau. Et, dans l'Exode, le peuple fut appelé à choisir « un mâle [...] parmi les moutons ou les chèvres ». Était-ce la même chose ?

transparaître une certaine étrangeté ou étrangeté syntaxique, morphologique ou conceptuelle, est « une chance, un enrichissement, une évolution, une nouvelle vie de l'âme, de la langue, de la nation, de l'humanité »³³. Et pourquoi ne pas rêver, avec Kristeva, « d'un paradis cosmopolite »³⁴, qui serait aux antipodes de l'espéranto, car si celui-ci visait à simplifier en faveur de la compréhension universelle, on viserait nous, au contraire, à compléter, à garder le détail, à conserver la différence de l'Autre³⁵.

Dans la traduction des métaphores, il serait souhaitable de garder autant que possible les images originales de la langue de départ, autrement une bonne partie de sa richesse vole en éclats. La présence de l'étrangeté de l'étranger ne sera jamais malvenue dans une traduction qui doit le représenter tel qu'il est, c'est-à-dire différent. Schäffner soutenait « la reproduction intacte de la métaphore »³⁶.

Les principes de l'anthropophagie culturelle de Haroldo Campos (1984 et 1987) et de l'assimilation colonialiste n'a fait que profiter de l'autre sans contrepartie, c'est-à-dire en ne lui accordant aucun espace ; l'assimiler c'est s'en servir de manière tyrannique. Et seule la présence de l'étrangeté de l'étranger lui conserve un peu de son être, dans un partage démocratique où celui qui est traduit n'est pas anéanti et celui vers qui il est traduit s'enrichit de cette présence autre. Le grand rôle de la traduction de ces textes n'est-il pas de vaincre les résistances culturelles et de permettre la découverte de la différence de l'Autre ?

Enfin, sachant que la traduction ne sera jamais tautologique, l'idéal serait de pouvoir un jour se passer du traducteur : tu parles ta langue-culture et je te comprends ; moi, je parle ma langue-culture et tu me comprends. Voilà l'idéal de la compréhension sans pertes et sans failles. L'intercompréhension parfaite.

En attendant ce qui n'arrivera peut-être jamais, essayons quand même de réécrire tant bien que mal, dans une autre langue, ces morceaux de culture-autre. Ce labeur comprendra, en dernière instance, une oscillation permanente entre une double trahison que seul le bon sens

³³ KRISTEVA Julia, *L'avenir d'une révolte*, Paris, éd. Flammarion, 2012, p. 63.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ La question, on l'a vu, n'est pas simple, car il y aura toujours des décalages, voire des abîmes presque infranchissables entre langue source et langue cible. Et quand il existe un conflit entre des considérations d'ordre linguistique et d'autres d'ordre idéologique ou poétique – comme nous le rappelle André Lefevere (cf. *Translation, rewriting and the manipulation of literary fame*, Londres et New-York, Routledge, 1992, p.39) – ces dernières l'emportent ; traduire n'est pas un acte neutre ; au traducteur de choisir, ... quand ce n'est pas l'éditeur, le patronage, ou tout autre qui choisissent pour lui.

³⁶ SCHÄFFNER C., « Metaphor and Translation : some implications of a cognitive approach », in *Journal of pragmatics*, 2004, vol. 36 : 1253-1269, disponible sur : <www.elsevier.com/locate/pragma>. Dans une perspective descriptiviste, Van Den Broeck (*apud* Schäffner, 2004, p. 1256) présente trois possibilités de traduction de la métaphore : la traduction *stricto sensu* ou littérale ; la substitution par une métaphore qui ait un sens similaire dans la langue cible ; la paraphrase qui ne comprend pas nécessairement une expression métaphorique. Schäffner lui-même défend la traduction la plus littérale possible de la métaphore originale.

peut gérer : entre trahir la métaphore-source pour la rendre accessible, et trahir la langue-cible pour la rendre perméable à l'étrangéité de l'Autre et en faire sa demeure. Traducteur et traduction devenus respectivement « berger et auberge du lointain ».